



HAL
open science

Institutions

Christophe Premat

► **To cite this version:**

| Christophe Premat. Institutions. Le dictionnaire de la Mort, 2010, pp.572-574. halshs-00520856

HAL Id: halshs-00520856

<https://shs.hal.science/halshs-00520856>

Submitted on 24 Sep 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institutions

Si la mort individuelle et collective peut être représentée, les réflexions restent plus rares en ce qui concerne le devenir des institutions permettant à une société de durer et de fournir du sens aux individus qui la composent. C'est pourtant en envisageant la mort possible des institutions qu'une société est capable de s'adapter en créant d'autres institutions. La mort, en tant que caducité de certaines formes de vie collective, est alors nécessaire pour qu'une société s'imagine un avenir. Il faut pour cela qu'elle soit capable de se donner des limites et ne pas verser dans la démesure. Selon Castoriadis, l'acceptation de la mort est l'une des caractéristiques d'un mouvement d'autoréflexion de la société sur ses propres limites.

Accepter la mort ne signifie pas que l'individu s'en réjouisse, puisqu'il tente constamment d'en nier la réalité. Il commence en fait à la concevoir lorsqu'il entrevoit la nécessité de la mort comme promesse de renouvellement des institutions sociales. Castoriadis se réfère à la tragédie grecque comme preuve de cette capacité à décrire une société reconnaissant ses limites. Les dieux ne sont pas immortels, ils ont été créés à l'image des hommes, ils en partagent les mêmes défauts et les mêmes valeurs. « Les hommes n'ont rien pris aux dieux, et aucun dieu ne leur a donné quoi que ce soit. C'est là l'esprit du V^e siècle avant Jésus-Christ, et c'est cette tragédie-là que les Grecs ont couronnée »¹. Démocratie, politique et tragédie ont été les significations imaginaires inventées par le régime athénien. Castoriadis montre la manière dont les Athéniens ont remis en question les normes sociales existantes. « *Le nomos*, c'est ce qui est particulier à chaque société ou à chaque ethnie, c'est son institution / convention, ce qui s'oppose à l'ordre « naturel » (et immuable) des choses, à la *phusis* ; et en même temps, *nomos*, c'est la loi, ce sans quoi les êtres humains ne peuvent pas exister en tant qu'êtres humains, puisqu'il n'y a pas de cité, de *polis*, sans lois et qu'il n'y a pas d'êtres humains en dehors de la *polis*, de la cité, de la collectivité / communauté politique »². Les sujets éprouvent dans ces tragédies le rapport à la finitude et se représentent le monde comme un champ de constructions possibles et éphémères. En instituant des dieux susceptibles de se livrer à des actions excessives à l'image des hommes et en développant ainsi un regard critique sur leur propre fonctionnement social, les Grecs ont montré leur capacité collective à envisager la limite de leurs institutions. Le phantasme de l'immortalité est caractéristique des civilisations qui se sont prises pour le centre du monde et, à l'époque moderne, des nationalismes de tout ordre projetant une série de valeurs immuables dans lesquelles les individus doivent s'investir. Faire le deuil de sa toute-puissance est le signe d'une société autonome n'occultant pas son mode de fonctionnement à ses sujets. Castoriadis a alors analysé l'émergence de la signification de la bureaucratie en tant que forme sociale niant la réalité de la mort et tentant de renforcer sa domination à l'infini. La bureaucratie caractérise la répartition des hommes en deux groupes distincts, les dirigeants et les exécutants. Cette signification s'oppose au projet d'autonomie selon lequel les hommes sont capables de créer collectivement des institutions égalitaires. « Des deux significations imaginaires nucléaires dont la lutte a défini l'Occident moderne, l'expansion illimitée de la pseudo-maîtrise pseudo-rationnelle, et le projet d'autonomie, la première semble triompher sur toute la ligne, la deuxième subir une éclipse prolongée »³. Dans le capitalisme bureaucratique est présente l'idée d'une rationalité toute-puissante et d'une volonté de maîtrise d'une production augmentant à l'infini. Les sociétés occidentales sont dans un état de « délabrement »⁴ profond parce qu'elles sont en proie à la mise en forme d'un projet bureaucratique caractérisé par le rêve d'une maîtrise totale. Castoriadis a pu dégager les

¹ Castoriadis C., *Les Carrefours du Labyrinthe VI*, Paris, Seuil, 1999, p. 15.

² *Ibid.*, p. 119.

³ Castoriadis C., *Les Carrefours du Labyrinthe V*, Paris, Seuil, 1997, p. 75.

⁴ Castoriadis C., *Les Carrefours du Labyrinthe IV*, Paris, Seuil, 1996, pp. 58-83.

caractéristiques de ce projet en analysant l'évolution du régime russe. En tant que militant révolutionnaire, il a voulu comprendre comment le projet socialiste, qui fait partie de la visée d'autonomie, avait pu être recouvert par une telle entreprise de mystification⁵.

Ayant fui la Grèce à la fin de la Seconde Guerre Mondiale, Cornélius Castoriadis a fondé en 1946 un groupe et une revue du nom de *Socialisme ou Barbarie* qui a rompu en 1948 avec la ligne trotskyste de la IV^e Internationale et du Parti Communiste Internationaliste pour critiquer radicalement l'évolution du régime russe ayant accentué la séparation entre les dirigeants et les exécutants au sein de toutes les sphères sociales⁶. Le mouvement ouvrier a subi une mort due à la séparation de sa direction (le parti révolutionnaire) d'avec le reste du corps social prolétaire. C'est en vertu de cette analyse minutieuse de cette mystification que Castoriadis a pu se poser le problème de la mort des institutions sociales, avec en particulier l'étude de l'évolution du régime russe au début des années 1980. Les bureaucraties sont devenues de plus en plus belliqueuses pour maintenir leur domination sur le reste du corps social. Il a alors élaboré le terme de *stratocratie* pour insister sur la dégénérescence des institutions sociales et l'investissement dans un effort de préparation permanente à la guerre. En fait, l'armée soviétique s'est constituée comme un sous-ensemble social captant l'ensemble des richesses de la société civile et concentrant le capital d'où le délabrement continu de l'économie civile. La société russe est devenue une société cynique, sans but, où les perspectives de promotion sociale sont dans les mains de l'armée : « la seule « idée » qu'on y trouve, c'est la visée de la domination universelle par la Force brute »⁷. Dans le moment stratocratique, le culte de la guerre est le stade ultime de la dés-institution des significations imaginaires de la société soviétique, rabattues sur une vague nostalgie d'un âge impérial. La violence du régime soviétique est une violence symbolique, dans la mesure où elle dépossède le langage de toute aptitude à créer un univers de signes communs. Castoriadis va jusqu'au bout du raisonnement en montrant que le mensonge intégral n'est pas possible sinon il n'existe plus de raison minimale pour que les individus s'insèrent dans un projet de société commun⁸.

La société ne fait plus sens, puisque le langage est enfermé dans la dimension subjective des bureaucrates qui se mentent les uns aux autres. À partir du moment où l'on supprime cette possibilité de créativité sociale propre au langage, on supprime la question de la vérité et donc du mouvement de la société. La dés-institution du langage est le signe de l'agonie des institutions sociales. « Question énorme, un des noyaux du deuxième volume de *Devant la guerre* : pourquoi et comment une culture meurt-elle ? Tout aussi difficile que l'autre : pourquoi et comment une culture se crée. Une culture se crée en créant de nouvelles significations imaginaires et en les incarnant dans des institutions »⁹. La mort est nécessaire à la création, elle fait partie de la vie qui passe par une phase de croissance et ensuite de décroissance. Le pouvoir instituant vient défaire une partie de ce qui avait été institué dans le passé. En réalité, la mort permet de comprendre le fait que la société est une création continuée.

Bibli. : Castoriadis C., *Les Carrefours du Labyrinthe VI*, Paris, Seuil, 1999 * Castoriadis C., *Les Carrefours du Labyrinthe V*, Paris, Seuil, 1997 * Castoriadis C., *Les Carrefours du Labyrinthe IV*, Paris, Seuil, 1996 * Castoriadis C., *Devant la Guerre*, Paris,

⁵ Castoriadis C., *Devant la Guerre*, Paris, Fayard, 1980, p. 9.

⁶ Castoriadis C., *La société bureaucratique I*, Paris, Union Générale d'éditions, 1973, p. 121.

⁷ Castoriadis C., *Devant la Guerre*, Paris, Fayard, 1980, p. 231.

⁸ Castoriadis C., *Sujet et vérité dans le monde social-historique, La création humaine I*, Paris, éditions du Seuil, mai 2002, p. 286.

⁹ Entretien avec le journal *Le Monde*, 12 juillet 1986, « Castoriadis, un déçu du gauche-droite », propos recueillis par Michel Contat.

Fayard, 1980 * Castoriadis C., *La société bureaucratique I*, Paris, Union Générale d'éditions,
1973 * Castoriadis C., *Sujet et vérité dans le monde social-historique, La création humaine I*,
Paris, éditions du Seuil, mai 2002